

Prédication de la Pasteure Dominique Hernandez à l'Oratoire du Louvre
Dimanche 5 décembre 2021 – 2^{ème} dimanche de l'Avent

Nous sommes bien le deuxième dimanche de l'Avent et pas le dimanche des Rameaux. Mais si je vous invite à lire, relire ce récit aujourd'hui, c'est parce qu'il était l'un des textes bibliques lus et médités au culte du dimanche 3 décembre 1724 à Leipzig, culte pour lequel JS Bach composa la cantate qui sera jouée cet après-midi au Foyer de l'Âme.

C'est dire que le rapprochement entre le temps de l'Avent et le dimanche des Rameaux est ancien, bien antérieur au XVIII^e siècle, et que l'un et l'autre correspondent à travers le calendrier liturgique alors même qu'ils désignent l'un la naissance de Jésus de Nazareth et l'autre sa mort. Le début et la fin du parcours sur terre de Jésus de Nazareth ne sont cependant compréhensibles, interprétables qu'à la lumière de l'événement qui les excède et c'est Pâques, surgissement de vie, relèvement du crucifié, résurrection du Vivant de vie éternelle.

Les récits des évangiles sont écrits à rebours, à partir de Pâques, relectures d'un parcours qui ne prend sens qu'à partir de cet extrême, cet excès, ce dépassement, cette transgression qui atteste que le crucifié était et est le Christ de Dieu.

Le temps de l'Avent qui précède les célébrations de la naissance de Jésus de Nazareth, ne prépare pas tant à entendre les récits de naissance des évangiles de Matthieu ou de Luc, ou à savourer les contes de Noël ou les délices de la fête qu'à entendre à nouveau l'annonce de la venue de Celui qui vient, dans le présent, dans le monde présent, dans les existences présentes, faire jaillir un oui à la vie des vivants pour la renouveler, la recréer en vie vivante. Et Celui qui vient est le Christ crucifié et ressuscité et non un Christ dans la crèche ou un Christ dans les bras de Marie ou de Joseph. Au-delà de Noël, le temps de l'Avent nous oriente déjà vers la Passion, la Passion qui, dans les évangiles, commence le jour de l'entrée de Jésus de Nazareth à Jérusalem.

Le récit de Matthieu est tout tissé de référence à la Bible hébraïque et particulièrement aux livres des prophètes Zacharie et Esaïe ainsi qu'au livre des Psaumes. L'évangéliste qui s'attache à inscrire son œuvre dans la perspective de l'accomplissement des Écritures déploie l'entrée de Jésus à Jérusalem comme celle du roi Messie attendu pour le rétablissement d'Israël. Ce roi ne ressemble à aucun des rois des peuples de la terre. Il est assis sur un ânon, le petit d'une ânesse, c'est-à-dire sur la monture d'un roi de paix et pas sur le cheval d'un roi guerrier. Contrairement aux souverains victorieux et glorieux, ce roi n'utilisera ni de char ni de chevaux ni d'arc de guerre, mais il parlera pour la paix. Contrairement à Cyrus roi de Perse qui pourtant permit le rétablissement de Jérusalem et à Alexandre presque roi du monde, contrairement aux empereurs de Rome dont la paix n'est que le résultat de la force des armes, contrairement à Hérode roi dégoûtant du sang des enfants de Bethléem et du sang de Jean le Baptiseur, le roi dont Matthieu témoigne est un roi de douceur et de paix, un roi humble. Que ce roi soit assis sur un ânon ne consonne pas avec les manières des dirigeants des peuples d'hier et d'aujourd'hui, et

les ambitions de tous ceux qui postulent au gouvernement des états, tous ceux pour qui le gouvernement est associé à la puissance et à la gloire. L'espace de la terre est parsemé des marques, pyramides, palais, édifices divers, certains en ruines, d'autres en cours de construction, marques laissées par ces rois et dirigeants. L'histoire du monde est marquée des décisions et des choix de ces chefs et gouvernants pour lesquels le règne se conjugait, se conjugue forcément avec la gloire d'être rois, dirigeants, chefs, gouvernants.

Alors un roi sur un âne, un roi plein de douceur...

Les rois dans le monde arrivent souvent au pouvoir dans l'attente des peuples, attentes de paix, de justice, de liberté. Il arrive qu'ils soient considérés, qu'ils se considèrent comme des sauveurs apportant au peuple la réalisation d'un idéal,

- l'idéal d'une histoire paisible, mais ne faut-il pas toujours commencer par guerroyer contre un ennemi extérieur ou intérieur fauteur de troubles,
- l'idéal de l'établissement de la justice mais toujours certains s'en affranchissent tandis que d'autres en sont exclus,
- l'idéal de la liberté mais celle-ci est toujours bornée par une idéologie plus ou moins assumée.

Hosanna : sauve ! sauve donc ! crie la foule de Jérusalem assoiffée de paix, de justice et de liberté. Matthieu sait bien comment cet espoir a été écrasé par le général romain Titus, sauveur à Jérusalem du système impérial, ce qui lui vaudra une entrée triomphale à Rome avant qu'il devienne lui-même empereur. Salut et libération traversent toujours des idéaux et des espoirs de peuples entiers et de tant d'hommes, de femmes et d'enfants qui franchissent des déserts, des fleuves, des frontières et des mers au risque de leur vie.

Que pourrait sauver un roi sur un âne, qui vient sans puissance, sans apparence ?

Un roi sans gloire et sans puissance ne peut qu'être la risée de tous, il ne peut que susciter des railleries et des sarcasmes. La Passion se profile, où le roi, ce roi, sera dénudé, couvert d'un manteau d'outrage écarlate, couronné d'épine, et les soldats en armes lui cracheront au visage, le frapperont, et se moqueront de lui avant de le mener au Golgotha pour qu'il soit crucifié. La Passion se profile, et encore après, la dérision, la caricature, comme celle du roi sans gloire d'un Dieu sans puissance, c'est du moins ce qu'a voulu affirmer l'auteur du graffiti d'Alexamenos retrouvé dans les vestiges de l'ancien palais impérial de Rome. Il a dessiné un homme, le dénommé Alexamenos, adorant son Dieu représenté par un crucifié à tête d'âne. Faut-il être soi-même un âne, pense l'auteur du graffiti à l'imaginaire saturé de la gloire des empereurs romains, faut-il être un âne pour adorer un crucifié qui symbolise l'échec, l'impuissance, la déchéance ? La caricature se veut

cruelle et pourtant, malgré elle, elle dit une vérité, comme la titulature que Pilate avait fait inscrire sur la croix : Jésus de Nazareth roi des juifs. Avec ce crucifié à tête d'âne, caricature blasphématoire tonnent ceux qui se considèrent comme gardiens de la gloire de Dieu, l'auteur renvoie sans le vouloir à l'âne de Zacharie, à l'ânon de Jérusalem, au roi désarmé qui renonce à l'usage de la force, au roi qui ne s'enrichit pas au détriment de ses sujets, à Jésus de Nazareth le Christ de Dieu venu dans la douceur et l'humilité, pour la paix et la justice.

Quelle gloire et quelle puissance caractérisent le règne de ce roi assis sur un âne ? Le récit de Matthieu, comme ceux de Marc et de Luc, fait voler en éclat les conceptions mondaines de la gloire, de la puissance et du règne.

Mais Jésus de Nazareth entrant ainsi à Jérusalem fait entrer avec lui, en lui, par lui, une protestation qui résonne à travers les siècles, particulièrement au XVI^e siècle : A Dieu seul la gloire, à Dieu seul, Soli Deo Gloria, SDG inscrivait JS Bach sur ses œuvres en sceau de foi et de dédicace.

A Dieu seul la gloire. Nous pouvons en imagination suivre la route de Jésus entrant à Jérusalem, et suivre le chemin du texte, au rythme des pas de l'âne, au rythme de ces cinq mots : à Dieu seul la gloire.

Protestation d'un roi sans apparence, d'un roi sans gloire et qui n'en veut pas, parce que à Dieu seul la gloire. Certes, Matthieu écrit en un siècle où personne n'empoigne son voisin pour lui asséner que « si, Jésus est Dieu » ou que « non, Jésus n'est pas Dieu ».

Entrant à Jérusalem, Jésus laisse toute la gloire à Dieu, et la puissance. Il laisse même à Dieu le règne, le règne véritable et pour l'éternité, lui qui marche vers la mort. Même s'il sera relevé trois jours après. Il laisse le règne, la puissance et la gloire à Dieu.

A Dieu seul la gloire, bien peu de monarques ou de dirigeants même chrétiens y ont cru, bien occupés par leur propre gloire ou à représenter du mieux possible leur idée de la gloire de Dieu. Il suffit pourtant d'un petit peu de lectures bibliques et d'esprit critique pour reconnaître les mécanismes et les ouvriers qui participent à la diffusion de leur gloire.

Jésus de Nazareth a accroché son parcours d'existence à la seule gloire de Dieu, depuis le début, pas tant la naissance que lors de la tentation qui suit de si près son baptême et sa révélation : *celui-ci est mon Fils Bien-aimé*. Au diable, le diviseur, qui le tente en lui proposant le règne, la puissance et la gloire, les réponses de Jésus traduisent déjà cette protestation : A Dieu seul la gloire, et la puissance et le règne.

Et lorsque nous prions, lorsque nous prions tout à l'heure : *ne nous laisse pas entrer en tentation*, y est comprise la tentation de la gloire, toujours agitée sous nos yeux, toujours agitée devant nos fragilités humaines. Car nous cherchons si souvent à rassurer nos fragilités par quelque chose de solide, qui a du poids et c'est le sens même du mot gloire en hébreu. Nous cherchons à habiller nos fragilités afin qu'elles

ne paraissent plus aussi fragiles. Alors la gloire, même une toute petite et éphémère gloire, même une réputation ou une opinion favorable sur soi qui vous hisse un peu plus haut - opinion et réputation ce sont les significations premières du mot gloire en grec-, c'est toujours tentant. Mais parce que à Dieu seul la gloire, nous sommes sauvés de la fascination, de l'illusion de la quête de gloire et de puissance, quête vaine et desséchante, culpabilisante et mortifère.

Jésus de Nazareth, roi Messie assis sur un ânon, n'attend pas d'admiration. Il ne veut pas d'admiration. Le sens de sa vie, c'est d'éveiller les consciences, de relever les personnes, d'ouvrir les portes de la vie éternelle qui est la vie dans la foi, la vie en confiance au Dieu qui fait confiance.

Et cela nous éclaire sur ce qu'est la gloire de Dieu, qui se manifeste à travers lui, assis sur un ânon, guérissant, marchant, appelant, parlant, interrogeant, contestant tous les pouvoirs des uns sur les autres, encourageant à ne pas céder à la soif de gloire et de puissance (*Qui perd sa vie à cause de moi la trouvera* Mt 10,39). La gloire de Dieu, c'est d'offrir en abondance avec une générosité impartiale ainsi que Jésus en parle dans le discours sur la montagne, offrir la vie de la vie, la vie vivante. La gloire de Dieu c'est de pardonner. La gloire de Dieu c'est d'aimer. La gloire de Dieu, dont nous pouvons reconnaître l'éclat dans nos vies, et dans d'autres vies, c'est de donner l'Esprit Souffle, le Christ frère, la vie éternelle.

A Dieu seul la gloire, au rythme des pas de l'âne, c'est libérateur pour nous qui n'avons plus à faire d'efforts pour affirmer notre gloire ou notre puissance. Hosanna, sauve, sauve ! L'appel, la prière de la foule ou prière personnelle est éclairée de la compréhension venue en ce Christ humble et déterminé, fidèle et accueillant les miséreux de la terre. Il est venu et vient encore pour la paix des peuples, pour notre paix, pour que nous vivions en paix. Même si les lumières de l'Avent scintillent parce que le monde est obscur, et même si les sapins projettent l'ombre de la croix, c'est de la douceur qui se faufile dans l'âpreté du monde, dans celle de nos existences.

L'espérance de paix, de fraternité incarnée par le roi sur l'âne est symbolisée dans ces bougies de l'Avent. Comme un relai des branches et des manteaux tapissant la voie devant les pas de l'âne, rien de somptueux n'est-ce pas : branches, manteaux, bougies,

mais c'est comme un culte inscrit dans le quotidien, avec ce qu'on a à sa portée, avec ce qu'on a en soi, sans chercher à se hausser,

un culte avec ce qui est si peu face à la gloire des rois de la terre,

et cela suffit pour rendre gloire à Dieu.

Amen